

3408
HUMM
2004

NUMA ET PYTHAGORE : VIE ET MORT D'UN MYTHE

Michel HUMM

Université de Paris-XIII

Une tradition fortement ancrée dans l'historiographie gréco-romaine faisait du roi Numa Pompilius, successeur de Romulus et deuxième roi de Rome (de 715 à 672 av. J.-C.), le disciple de Pythagore de Samos, un des « pères » de la philosophie grecque, véritable « maître à penser » pré-socratique, qui aurait vécu en Italie du Sud, à Crotone puis à Métaponte, vers la fin du VI^e et au début du V^e siècle avant notre ère¹. Les sources anciennes font de Numa le fondateur d'un certain nombre d'institutions civiles et surtout religieuses qui resteront fondamentales pour l'organisation de la société romaine, et ses liens supposés avec le philosophe grec étaient censés montrer à la fois l'origine hellénique d'un certain nombre d'institutions et de principes politiques romains ainsi que la sagesse de ce roi et l'excellence de ses réformes². Chose curieuse, cette tradition sur les liens supposés entre Numa et Pythagore fut critiquée dès l'Antiquité, et par les sources mêmes qui en parlent :

¹ CIC., *De orat.*, II, 154 ; *De Rep.*, II, 28 ; *Tusc.*, IV, 1 ; DIOD., VIII, 14 ; DION. HAL., II, 59 ; LIV., I, 18, 1-4 ; OVID., *Fast.*, III, 151-154 ; *Metam.*, XV, 1-11 ; 60-68 ; 479-484 ; *Epist. ex Ponto*, III, 3, 41-46 ; PLVT., *Num.*, I, 1-5 ; 8, 3-21 ; 11, 1 ; *Aem. P.*, 2, 1-2 ; *Quaest. Rom.*, 10 ; CLEM. ALEX., *Strom.*, I, 15, 71 ; LYD., *De mens.*, I, 17. Pythagore serait arrivé en Italie du Sud vers 530 av. J.-C. ; sur Pythagore, la bibliographie historique et philosophique est naturellement immense, voir notamment : E.L. MINAR, *Early Pythagorean Politics*, Baltimore, 1942, *passim* ; J.S. MORISON, « Pythagoras of Samos », dans *CQ*, 6, 1956, p. 135-156 ; W. BURKERT, *Weisheit und Wissenschaft. Studien zu Pythagoras, Philolaos und Platon*, Nuremberg, 1962, p. 176-187 ; W.K.C. GUTHRIE, *A History of Greek Philosophy*, I, *The earlier Presocratics and the Pythagoreans*, Cambridge, 1962, p. 173-181 ; K. VON FRITZ, s.u. *Pythagoras*, dans *RE*, XXIV, 1, 1963, col. 179-187 ; J.-F. MATTÉI, *Pythagore et les Pythagoriciens*, Paris (Q.S.J. 2732), 1993, p. 7-19. Une étude récente d'E.A. HAVELOCK, *Alle origini della filosofia greca. Una revisione storica*, Rome-Bari, 1996 (trad. italienne de *The Preplatonian Thinkers of Greece. A Revisionist History*, 1996), p. 153-164, remet en cause la validité des témoignages qui prétendent remonter jusqu'à Pythagore : l'image du Maître de Crotone et le contenu de son enseignement n'auraient été forgés qu'à partir du début du IV^e siècle, par ceux qui se prétendaient ses disciples. Enfin, sur les figures de Numa et Pythagore dans l'idéologie et la pensée politiques romaines, voir l'étude récente d'A. STORCHI MARINO, *Numa e Pitagora. Sapientia constituendae civitatis*, Naples, 1999.

² CIC., *Tusc.*, IV, 1, 3 ; DION. HAL., II, 59, 4 ; PLVT., *Num.*, 8, 5.

IN: IMAGES D'ORIGINES
ORIGINES D'UNE IMAGE

— Cicéron est l'auteur le plus ancien à évoquer directement cette tradition et à la critiquer : au nom du bon sens et de la chronologie historique, qui place le philosophe grec près d'un siècle et demi après le règne de Numa, il dénonce avec force cet *inueteratus error* : « On sait que L. Tarquin le Superbe était déjà dans la quatrième année de son règne lorsque Pythagore vint à Sybaris, à Crotone et dans toute la région d'Italie voisine de ces cités. C'est en effet la soixante-deuxième olympiade, qui marque à la fois le début du règne de Tarquin le Superbe et l'arrivée de Pythagore. Il est ainsi possible de savoir, en calculant le nombre des années de l'époque royale, que c'est cent quarante ans environ après la mort de Numa que Pythagore a, pour la première fois, touché le sol d'Italie » (*De Rep.*, II, 28)³.

— Denys d'Halicarnasse oppose à cette tradition le même argument chronologique : « Nombreux sont ceux qui ont écrit que Numa était le disciple de Pythagore et qu'au moment où il fut désigné roi de Rome, il s'occupait de philosophie à Crotone. Mais l'époque où vécut Pythagore est en contradiction avec cette information. Pythagore était postérieur à Numa non pas de quelques années, mais bien de quatre générations entières, comme nous le savons par l'histoire universelle. C'est au milieu de la seizième olympiade que Numa accéda à la charge royale à Rome, alors que Pythagore ne séjourna en Italie qu'après la cinquantième olympiade. (...) Numa ne pouvait donc ni avoir étudié la philosophie avec Pythagore de Samos, qui fut dans sa maturité quatre générations après lui, ni avoir séjourné à Crotone, qui n'existait pas encore au moment où les Romains l'appelèrent à cette charge » (*Ant. Rom.*, II, 59)⁴.

— Tite-Live est beaucoup plus succinct et écarte cette tradition à la fois pour des raisons historiques liées à la chronologie, et pour des raisons géographiques liées à l'éloignement et aux distances, trop longues selon lui, entre la Rome du VIII^e siècle et l'Italie du Sud (I, 18, 2-3).

— Plutarque, enfin, dans sa biographie de Numa, se montre le plus bienveillant de tous à l'égard de cette légende et évoque avec le plus de complaisance toutes les traditions qu'il a pu recueillir au sujet de ce roi : il se contente d'évoquer en introduction les opinions discordantes de ses propres sources au sujet de cette tradition (*Num.*, I, 3-4), pour finir par renvoyer dos à dos ses partisans et ses opposants, au nom des incertitudes chronologiques qui règnent sur ces époques si anciennes⁵.

³ Trad. G. ACHARD, dans *CICÉRON. La République*, t. II, C.U.F., Paris, 1991, p. 22.

⁴ Trad. V. FROMENTIN et J. SCHNÄBELE, dans *DENYS D'HALICARNASSE. Les origines de Rome*, (« La roue à livres »), Paris, Les Belles Lettres, 1990, p. 187.

⁵ Déjà Diodore de Sicile (VIII, 14), qui s'appuie sans doute, à son habitude, sur des sources annalistiques assez anciennes, adoptait une position de neutralité sur cette question.

Ces divers témoignages montrent que le mythe des relations entre Numa et Pythagore était déjà bien mort vers le milieu du I^{er} siècle av. J.-C., puisque, à l'exception peut-être des cercles néo-pythagoriciens (auxquels on peut rattacher le témoignage d'Ovide, qui semble s'inspirer directement de celui d'Ennius⁶), plus personne n'y croyait. Les textes des différents auteurs suggèrent clairement que cette tradition était en fait bien plus ancienne qu'eux, puisqu'ils la rencontraient soit dans une tradition orale (si l'on en croit Cicéron : « Des vieillards me l'ont souvent dit et j'ai remarqué que cette opinion était fort répandue... »), soit dans les sources écrites plus anciennes (pour Denys et Plutarque). Or ces sources écrites ne peuvent pas nous renvoyer bien au-delà du début du II^e siècle avant notre ère, c'est-à-dire au commencement de la mise par écrit de la tradition annalistique romaine. Est-ce à dire, comme le voudraient certains, que la tradition sur les relations entre Numa et Pythagore daterait de cette époque, au moment où Rome partit à la conquête de l'Orient hellénisé et pouvait alors se chercher des origines culturelles proches de l'hellénisme ?

Certains ont mis cette tradition en relation avec le néo-pythagorisme d'un M. Fulvius Nobilior, consul en 189 et censeur en 179, constructeur du temple d'Hercule aux Muses dans lequel il a fait exposer des Fastes qui doivent probablement correspondre au « calendrier de Numa »⁷ ; d'après J.-M. Paillet, Fulvius Nobilior aurait trouvé en Ennius « son inspirateur pythagoricien », et certains n'excluent pas que le poète serait à l'origine de la tradition littéraire sur Numa disciple de Pythagore⁸ ; d'autres ont attribué la création de cette tradition à des sources antiques postérieures à Fabius Pictor⁹. Si l'on en croit G. Garbarino, Fulvius Nobilior ne serait peut-être pas étranger à une autre falsification historique¹⁰ : la découverte au pied du Janicule, en 181 av. J.-C., de un ou deux (selon

⁶ OVID., *Fast.*, III, 151-154 ; *Metam.*, XV, 1-11 ; 60-68 ; 479-484 ; *Epist. ex Ponto*, III, 3, 41-46.

⁷ CENS., *De die nat.*, 20,4 ; cf. P. BOYANCÉ, « Fulvius Nobilior et le dieu ineffable », dans *RPh*, sér. 3, 29, 1955, p. 172-192 (= Id., *Études sur la religion romaine*, Rome [CEFR, 11], 1972, p. 227-252) ; J. RÜPKE, *Kalender und Öffentlichkeit. Die Geschichte der Repräsentation und religiösen Qualifikation von Zeit in Rom* (« Religionsgeschichtliche Versuche und Vorarbeiten », 40), Berlin-New York, 1995, p. 331-368 ; sur le « numaisme pythagorisant » de Nobilior, voir aussi J.-L. FERRARY, *Philhellénisme et impérialisme. Aspects idéologiques de la conquête romaine*, Paris-Rome (BEFAR, 271), 1988, p. 566-568. Sur le temple d'Hercules Musarum, cf. F. COARELLI, *Il Campo Marzio. I, Dalle origini alla fine della Repubblica*, Rome, 1997, p. 452-484 ; A. VISCOGLIOSI, « Hercules Musarum, aedes », dans *LTUR*, III, 1996, p. 17-19.

⁸ J.-M. PAILLET, *Bacchanalia. La répression de 186 av. J.-C. à Rome et en Italie*, Rome (BEFAR 270), 1988, p. 699 ; cf. L. MÜLLER, *Q. Ennii Carminum Reliquiae*, Saint-Petersbourg, 1885, p. 142-161.

⁹ P. PANITSCHKE, « Numa Pompilius als Schüler des Pythagoras », dans *GB*, 17, 1990, p. 49-65.

¹⁰ G. GARBARINO, *Roma e la filosofia greca dalle origini alla fine del II secolo a.C.*, vol. 1 : *Introduzione e testi* ; vol. 2 : *Commento e indici*, Turin, 1973, p. 64-69 et p. 244-258.

les versions) coffres en pierre qui auraient contenu des livres philosophiques pythagoriciens (les uns, rédigés en latin, portaient sur le droit pontifical, alors que les autres, écrits en grec, étaient des ouvrages de philosophie pythagoricienne) ; ces coffres auraient été découverts au pied du Janicule, à l'emplacement supposé de la tombe de Numa, ou, d'après une autre version (Tite-Live), l'un d'eux aurait porté une inscription indiquant qu'il avait contenu la dépouille de Numa. L'épisode est rapporté par de nombreuses sources, et notamment par Tite-Live et, avant lui, par les annalistes L. Cassius Hemina, L. Calpurnius Pison et Valerius Antias, mais aussi par Varron : les livres prétendument de Numa ont été saisis sur l'ordre du préteur urbain, Q. Petilius, qui les fit ensuite brûler au Comitium parce qu'ils auraient porté atteinte à la religion officielle de la République¹¹. Ce curieux épisode illustrerait, quelques années à peine après le sénatus-consulte de *Bacchanalibus* (186) et la censure de Caton (184), l'opposition croissante au sein de l'aristocratie sénatoriale entre partisans d'un conservatisme politique et culturel replié sur les valeurs du *mos maiorum* qui étaient censées avoir fait la force et la gloire de Rome dans le passé, et les partisans d'une ouverture politique et culturelle sur les valeurs de l'hellénisme que les conquêtes récentes de Rome en Orient introduisaient à grande vitesse à tous les niveaux de la société romaine¹².

Toutefois, l'épisode des faux livres de Numa de 181 et de leur contenu pythagorisant ne peut pas uniquement s'insérer dans le contexte de cette ouverture de la société romaine à l'hellénisme contemporain : celui-ci portait les couleurs de la modernité du monde hellénistique, à côté de laquelle le pythagorisme d'origine italique, auquel se rattachait le mythe de Numa, passait pour la survivance d'un lointain archaïsme. Et si des livres attribués à Numa et apparemment pythagoriciens ont été détruits en place publique par les autorités politiques, c'est que le mythe de Numa, élève de Pythagore, n'était alors déjà plus admis par une partie de l'élite politique de la République : contrairement à ce qu'on affirme parfois, l'authenticité des livres a bien pu avoir été remise en cause par le Sénat, comme le suggère l'étonnement suscité par l'excellent état de conservation des livres¹³ ; par ailleurs, l'autodafé de livres authentiques provenant du fondateur de

la religion romaine aurait été un acte d'impiété grave dont la faute serait retombée sur la cité entière, comme le fait remarquer Saint Augustin¹⁴. Parallèlement, si des faussaires ont pu imaginer une pareille mascarade, c'est que ce mythe était très ancien et depuis longtemps établi, au point qu'ils ont pu un moment penser que l'autorité depuis longtemps reconnue d'un Numa pythagorisant pouvait donner du poids aux idées peut-être effectivement subversives qui étaient contenues dans les livres attribués à ce roi¹⁵. Enfin, d'après P. Boyancé, le contenu des prétendus livres de Numa s'éloignait sensiblement de l'image traditionnelle du roi législateur, inspiré par la philosophie politique du pythagorisme ancien, pour s'intéresser à la « nature des choses », des dieux et du monde, selon les spéculations mystiques du néo-pythagorisme¹⁶. Autrement dit, le mythe du pythagorisme du roi Numa est probablement bien plus ancien que le début du II^e siècle, mais commença alors déjà à être contesté au sein d'une certaine élite politique et intellectuelle, en même temps qu'il voyait sa nature se modifier auprès des derniers tenants du mythe.

L'une des raisons matérielles et intellectuelles de la remise en cause à cette époque de la tradition numaique tient probablement à sa nature : comme le soulignait Cicéron, celle-ci semble d'abord avoir été une tradition orale, et J. von Ungern-Sternberg a montré que l'erreur chronologique est précisément l'une des caractéristiques de ce genre de souvenir historique¹⁷. Autrement dit, le mythe du pythagorisme de Numa serait d'abord issu d'une tradition orale, antérieure à la première mise par écrit des annales de l'histoire romaine : celle-ci, qui se produisit au tournant du III^e et du II^e siècle, entraîna une confrontation des données de la

¹¹ CASS. HEM. *ap. PLIN., N.H.*, XIII, 86 (= fr. 37 P. = 40 Ch.) ; CALP. PIS. *ap. PLIN., N.H.*, XIII, 87 (= fr. 11 P.) ; VAL. ANT. *ap. PLIN., N.H.*, XIII, 87 (= fr. 8 P.) ; ID. *ap. LIV.*, XL, 29, 8 ; ID. *ap. PLVT., Num.*, 22, 6 ; VARR. *ap. PLIN., N.H.*, XIII, 87 (= fr. 15 P.) ; ID. *ap. AVG., De ciuit. Dei*, VII, 34, 5-15 ; VAL. MAX., I, 1, 12 ; PLVT., *Num.*, XXII, 2 ; FEST., *s.u. Numa Pompilius*, p. 178, 19-22 L. ; LACT., *Diu. Inst.*, I, 22, 1-6 ; AVCT. *de uir ill.*, 3, 2.

¹² J. BAYET, *Histoire politique et psychologique de la religion romaine*, Paris, 1957, p. 155 ; G. DUMÉZIL, *La religion romaine archaïque*, Paris, 1974², p. 516-520 ; G. GARBARINO, *Roma e la filosofia greca*, *op. cit.*, p. 64-69 et p. 244-258 ; J.-M. PAILLER, *Bacchanalia*, *op. cit.*, p. 623-667 ; p. 669-703 ; A. STORCHI MARINO, *Numa e Pitagora*, *op. cit.*, p. 163-196.

¹³ CASS. HEM., fr. 37 P. = 40 Ch. (*ap. PLIN., N.H.*, XIII, 86) : « Mirabantur alii, quomodo illi libri durare possent » ; LIV., XL, 29, 6 : « In altera [sc. arca] duo fascēs candelis inuoluti septenos habuere libros, non integros modo sed recentissima specē » Cf. déjà

R.M. OGILVIE, *A Commentary on Livy, Books 1-5*, Oxford, 1979, p. 89. *Contra* : P. BOYANCÉ, dans *RPh*, sér. 3, 29, 1955, p. 172 (= ID., *Études sur la religion romaine*, *op. cit.*, p. 227).

¹⁴ AVG., *De ciuit. Dei*, VII, 34. Cf. A. WILLI, « Numa's dangerous Books », dans *MH*, 55, 1998, p. 139-173.

¹⁵ K.R. PROWSE, « Numa and the Pythagoreans : a curious incident », dans *G&R*, s. 2, 11, 1964, p. 40-41 ; E. GABBA, « Considerazioni sulla tradizione letteraria sulle origini della Repubblica », dans *Les origines de la République romaine* (« Entretiens sur l'Antiquité Classique, Fondation Hardt », XIII), Genève, 1967, p. 156-157 ; G. GARBARINO, *Roma e la filosofia greca*, *op. cit.*, p. 230.

¹⁶ P. BOYANCÉ, dans *RPh*, sér. 3, 29, 1955, p. 172-192 (= ID., *Études sur la religion romaine*, *op. cit.*, p. 227-252) ; cf. A. STORCHI MARINO, *Numa e Pitagora*, *op. cit.*, p. 192-196. Voir LYD., *De ost.*, 16 : « L'étude des astres ne paraît pas non plus une recherche qui soit étrangère à la vénération du divin ; mais il est encore bien plus aisé de découvrir par les œuvres elles-mêmes la providence toute sage du Père ineffable de toutes choses et d'admirer que l'âme humaine puisse, guidée par le dieu, réfléchir aussi, autant qu'il est possible, sur les choses célestes. C'est ce que dit Fulvius, l'ayant recherché dans les écrits de Numa » (trad. P. Boyancé).

¹⁷ J. VON UNGERN-STERNBERG, « Überlegung zur frühen römischen Überlieferung im Lichte der Oral-Tradition-Forschung », dans G. VOGT-SPIRA (éd.), *Studien zur vorliterarischen Periode im frühen Rom*, (« ScriptOralia » 12. Reihe A. : Altertumswissenschaftliche Reihe 2), Tübingen, 1989, p. 11-27.

tradition avec des tables chronologiques, puisque l'on commença alors à écrire l'histoire de manière annalistique, c'est-à-dire année après année. Cette confrontation aboutit au II^e siècle à la prise de conscience de l'erreur historique concernant le mythe de Numa élève de Pythagore, et donc à la mort de ce mythe. C'est précisément ce mécanisme intellectuel que l'on voit à l'œuvre dans le dialogue du *De Republica*, que Cicéron place dans les dernières années de la vie de Scipion-Émilien (vers 129 av. J.-C.) : l'erreur chronologique contenue dans le mythe de Numa, que les participants du dialogue tenaient de leurs anciens, est établie en confrontant celui-ci aux données fournies par les annales publiques¹⁸.

Le mythe des relations entre Numa et Pythagore est donc antérieur à la mise en place d'une historiographie écrite à Rome, vers la fin du III^e et le début du II^e siècle. Mais à quand peut-on faire remonter la formation de ce mythe ? Logiquement, il n'a pu apparaître qu'entre le début du V^e siècle, époque où le personnage de Pythagore est censé avoir vécu en Italie méridionale, et la fin du III^e siècle. Mais il est peu probable qu'un tel mythe ait pu se mettre en place du vivant de Pythagore et puisse ainsi remonter aux origines de la République romaine : la fourchette chronologique à l'intérieur de laquelle ce mythe a dû se mettre en place se resserre par conséquent pour se limiter à l'époque médio-républicaine (IV^e - III^e siècles). Est-il possible d'être encore plus précis, en expliquant notamment les raisons idéologiques de la formation et du succès d'un tel mythe ?

Des indices existent pour placer dans la seconde moitié du IV^e siècle la naissance de ce mythe¹⁹. C'est à cette époque que la statue en bronze de Numa a dû prendre place sur le Capitole, à côté de celles des autres rois de Rome et de M. Junius Brutus²⁰ : d'après Asconius et Plinius l'Ancien, les statues de Romulus et de Titus Tatius auraient été *togatae sine tunicis*, comme celle de Camille aux Rostres, ce qui est une marque d'archaïsme qui doit les faire dater du milieu du IV^e siècle au plus tard (vers 350 av. J.-C.), mais celle de Numa aurait porté

¹⁸ Cic., *De Rep.*, II, 28 : « Verene, inquit Manilius, hoc memoriae proditum est, Africane, regem istum Numam Pythagorae ipsius discipulum aut certe Pythagoreum fuisse ? Saepe enim hoc de maioribus natu audiimus et ita intellegimus vulgo existimari ; neque uero satis id annalium publicorum auctoritate declaratum uidemus. » Cf. P. PANITSCHKE, dans *GB*, 17, 1990, p. 54 : « Es wäre nämlich der Schluß zu ziehen, daß kein Autor, der die römische Frühgeschichte in annalistische Mannier behandelte und dabei dem von Fabius Pictor vorgegebenen chronologischen Grundmuster folgte, Numa mit Pythagoras zeitlich gegliedert haben konnte. »

¹⁹ Cf. M. HUMM, « Les origines du pythagorisme romain : problèmes historiques et philosophiques », (I) « Les premiers indices du pythagorisme romain », dans *LEC*, 64, 1996, p. 340-345.

²⁰ Cf. PLATNER - ASHBY, *A Topographical Dictionary of Ancient Rome*, Oxford, 1929, p. 499-500 ; F. COARELLI, « Statuae regum Romanorum », dans *LTUR*, IV, 1999, p. 368-369 ; M. SEHLMAYER, *Stadrömische Ehrenstatuen der republikanischen Zeit. Historizität und Kontext von Symbolen nobilitären Standbewusstseins*, Stuttgart, 1999, p. 68-71 et p. 109.

l'anneau d'or au doigt, comme celle de Servius Tullius, ce qui montre qu'elles étaient un peu plus récentes que les autres, probablement de la fin du IV^e ou du début du III^e siècle, lorsque l'habitude de porter l'anneau d'or au doigt, venue des aristocrates campaniens, s'est diffusée au sein de la *nobilitas* romaine²¹. La présence de la statue de Numa sur le Capitole, probablement dès la fin du IV^e siècle, suggère que la tradition relative à ce roi, comme celle qui concerne les autres rois de Rome, a dû se fixer à cette époque au plus tard²² : la figure de Numa semble d'ailleurs avoir été le pendant religieux de celle de Servius Tullius, puisqu'on attribuait à l'un la création des principales institutions religieuses, et à l'autre celle des principales institutions civiles de la République (le *census* et l'organisation tribu), dont j'ai pu montrer ailleurs qu'elles n'ont pu apparaître, dans leur forme « servienne », qu'au cours du IV^e siècle²³. Or le mythe du pythagorisme de Numa fait partie intégrante de sa biographie, si bien qu'il sera impossible aux historiens ultérieurs, même aux plus sceptiques comme Tite-Live, d'évoquer son règne sans parler de ses rapports supposés avec Pythagore.

Précisément, c'est également au cours du IV^e siècle, vraisemblablement dans la seconde moitié, voire vers la fin du siècle, que la figure de Pythagore commença à s'imposer dans l'idéologie de la classe dirigeante romaine. La meilleure attestation en est la mention, par Plinius et Plutarque, de l'érection d'une statue de Pythagore sur le Comitium à l'époque des guerres samnites : l'oracle de Delphes aurait en effet recommandé, au cours de cette période difficile de l'histoire de la conquête romaine de l'Italie, d'élever en un lieu central de la cité une statue au plus sage et une autre au plus courageux des Grecs, à la suite de quoi les Romains choisirent d'élever une statue à Pythagore, et une autre à Alcibiade²⁴. Il n'est pas question de revenir ici sur les raisons, difficiles à élucider, de

²¹ ASCON., *Pro Scaur.*, p. 29 St. ; PLIN., *N.H.*, XXXIII, 9-10 ; 24 ; cf. GELL., *N.A.*, VI, 12. T. HÖLSCHER, « Die Anfänge römischer Repräsentationskunst », dans *MDA(R)*, 85, 1978, p. 331-332 ; ID., *Monumenti statali e publico*, Rome, 1994, p. 27-29. Sur les aristocrates campaniens et le port de l'anneau d'or représenté sur une fresque capouane du IV^e siècle, cf. C. NICOLET, « Les equites Campani et leurs représentations figurées », dans *MEFR*, 74, 1962, p. 463-517 ; enfin, sur l'apparition de cette mode au sein de la *nobilitas* romaine vers la fin du IV^e siècle, voir les remarques de Plinius à propos de l'épisode de Cn. Flavius, un scribe devenu édile curule en 304 (XXXIII, 17-18).

²² Sur la formation de l'image de Numa au IV^e siècle, cf. également P.-M. MARTIN, *L'idée de royauté à Rome. I, Des origines au consensus républicain*, Clermont-Ferrand, 1992, p. 244-258 ; A. STORCHI MARINO, *Numa e Pitagora, op. cit.*, p. 129-156.

²³ Cf. LIV., I, 42, 4 : « quemadmodum Numa diuini auctor iuris fuisset, ita Seruium conditorem omnis in ciuitate discriminis ordinumque quibus inter gradus dignitatis fortunaeque aliquid interlucet posteris fama ferrent. » Les deux auraient d'ailleurs consigné leurs réformes dans des « Commentaires » (les *Commentarii Numae*, et les *Commentarii Serui Tullii regis*) dont on peut faire remonter l'origine à la fin du IV^e ou au début du III^e siècle : M. HUMM, « Servius Tullius et la censure : élaboration d'un modèle institutionnel », dans M. COUDRY - Th. SPÄTH (éd.), *L'invention des grands hommes de la Rome antique*, Paris, 2001, p. 221-247.

²⁴ PLIN., *N.H.*, XXXIV, 26 : « Inuenio et Pythagorae et Alcibiadi in cornibus comitii positas [sc. statuas], cum bello Samniti Apollo Pythius iussisset fortissimo Graiae gentis

ce double choix : il suffit de constater que la figure de Pythagore était suffisamment connue et marquante pour avoir été choisie pour orner les *cornua comitii*, qui se situaient, si l'on suit les explications de F. Coarelli, de part et d'autre de la Curie, face au Comitium²⁵. Il va de soit que la classe dirigeante romaine n'a pas choisi par hasard la figure du philosophe grec d'Italie du Sud pour orner un lieu politique aussi hautement symbolique.

La pensée pythagoricienne a en effet connu un véritable renouveau (ou un véritable début ?) à partir de la fin du V^e et au début du IV^e siècle, grâce notamment aux spéculations théoriques d'Hippase et de Philolaos de Crotone (en mathématique, en géométrie, en astronomie et en musique) et aux tentatives d'application pratique d'Archytas de Tarente (en physique et en politique)²⁶. À la

et alteri sapientissimo simulacra celebri loco dicari. Eae steteri donec Sulla dictator ibi curiam faceret. Mirumque est illos patres Socrati cunctis ab eodem deo sapientia praelato Pythagoran praetulisse aut tot aliis uirtute Alcibiaden et quemquam utroque Themistocli » (« Je trouve que [les statues] de Pythagore et d'Alcibiade ont été placées sur les "cornes" du Comitium quand, au cours de la guerre samnite, Apollon Pythien ordonna que des effigies soient dédiées en un endroit très fréquenté, l'une à l'homme le plus courageux, et l'autre au plus sage de la nation grecque. Ces statues restèrent en place jusqu'à ce que le dictateur Sylla y fit construire la Curie. Il est surprenant que les sénateurs de cette époque aient préféré Pythagore à Socrate, que le même dieu avait préféré pour sa sagesse à tous les autres hommes ; ou Alcibiade à tant d'autres, pour le courage, et qu'ils aient préféré quelqu'un à Thémistocle pour ces deux qualités ») ; PLVT., *Num.*, 8, 20 : Αὐτοὶ δ' ἀκηκόαμεν πολλῶν ἐν Ῥώμῃ διεξιόντων ὅτι χρηστοῦ ποτε Ῥωμαίου γενομένου τὸν φρονιμώτατον καὶ τὸν ἀνδρειώτατον Ἑλλήνων ἰδρύσασθαι παρ' αὐτοῖς, ἕστησαν ἐπὶ τῆς ἀγορᾶς εἰκόνας χαλκᾶς δύο, τὴν μὲν Ἀλκιβιάδου, τὴν δὲ Πυθαγόρου (« Et nous-mêmes, nous avons entendu à Rome plusieurs personnes raconter qu'un oracle ayant autrefois prescrit aux Romains de placer chez eux le plus avisé et le plus courageux des Grecs, ils érigèrent sur le Forum deux statues de bronze, celle d'Alcibiade et celle de Pythagore »).

²⁵ F. COARELLI, *Il Foro romano. 2. Periodo repubblicano e augusteo*, Rome, 1992², p. 119-123.

²⁶ Sur Hippase et Philolaos : P. WUILLEUMIER, *Tarente des origines à la conquête romaine*, Paris (BEFAR 148), 1939, p. 566-573 ; W. BURKERT, *Weisheit und Wissenschaft. Studien zu Pythagoras, Philolaos und Platon*, Nuremberg, 1962, p. 222-223 et p. 256-277 ; W.K.C. GUTHRIE, *A History of Greek Philosophy, I. The earlier Presocratics and the Pythagoreans*, Cambridge, 1962, p. 320-322 et p. 329-333 ; A. MELE, « Crotone e la sua storia », dans *Crotone. Atti del ventitreesimo Convegno di Studi sulla Magna Grecia (Taranto, 7-10 ottobre 1983)*, Tarente, 1984, p. 73-87 ; A. SVABÖ, « Le scienze in Magna Grecia », dans G. PUGLIESE CARRATELLI (éd.), *Megale Hellas. Storia e civiltà della Magna Grecia*, Milan (coll. « Antica Madre »), 1983, p. 568-572 ; J.-F. MATTÉI, *Pythagore et les Pythagoriciens*, op. cit., p. 36-38 et p. 47-51. — Sur Archytas : E. WELLMANN, s.u. *Archytas*, n° 3, dans *RE*, II, 1896, col. 599-602 ; P. WUILLEUMIER, op. cit., p. 67-75, p. 181-182 et p. 574-584 ; E.L. MINAR, *Early Pythagorean Politics in Practice and Theory*, Baltimore, 1942 (rééd. à New York, 1979), p. 86-93 ; W.K.C. GUTHRIE, op. cit., p. 333-336 ; J.-F. MATTÉI, op. cit., p. 52-54. Selon E.A. HAVELOCK, *Alle origini della filosofia greca. Una revisione storica*, Rome-Bari, 1996 (trad. italienne de *The Preplatonic Thinkers of Greece. A Revisionist History*, 1996), p. 165-179, les doctrines philosophiques qui sont habituellement attribuées au pythagorisme du VI^e et du V^e siècles

fois philosophe et homme politique, Archytas a été en contact avec Platon²⁷ et a été élu stratège de sa cité sept années consécutives, de 367 à 361 : son « règne » correspond à l'apogée de la civilisation tarentine, alors la plus prestigieuse de toute l'Italie. Or, les premiers contacts entre Rome et Tarente ne sont sans doute pas antérieurs aux guerres samnites, et c'est au moment de la mainmise romaine sur Naples en 326, qu'est attestée la première confrontation diplomatique entre les deux cités²⁸. On a pu suggérer que l'érection des statues de Pythagore et d'Alcibiade reproduisait un modèle présent dans une cité d'Italie du Sud avec laquelle Rome est alors entrée en contact : on peut éventuellement émettre l'hypothèse que le modèle des deux statues proviendrait de Naples, conquise en 326 par le proconsul Q. Publilius Philo, le premier Romain à avoir porté un *cognomen* d'origine grecque, qu'il aurait d'ailleurs acquis à la suite de son succès militaire et diplomatique²⁹. Quoi qu'il en soit, même si l'origine exacte de la statue de Pythagore élevée sur le Comitium ne peut pas être connue avec certitude, l'époque à laquelle cet événement se situe correspond à la période de majeure diffusion du pythagorisme tarentin du IV^e siècle, qui semble avoir alors touché l'ensemble des cités de Grande-Grèce et jusqu'à certaines élites aristocratiques de peuples non grecs de l'Italie du Sud. Dans le même temps, la philosophie politique promue par le pythagorisme du IV^e siècle semble avoir inspiré les notions de *concordia* et d'« égalité géométrique » que la *nobilitas* romaine a

furent en réalité la création d'une communauté qui se désignait comme « pythagorique » et qui était guidée par Archytas à Tarente, à partir du début du IV^e siècle.

²⁷ Cf. PLAT., *Ep.*, VII, 338 c. ; DIOG. L., *Plat.*, III, 6. Sur les rapports entre Archytas et Platon et le problème de l'authenticité de la *Lettre VII* (dans laquelle l'auteur parle des « liens d'hospitalité et d'amitié » qu'il avait établis avec Archytas), cf. notamment J. SOULHÉ, éd. de Platon, *Oeuvres complètes*, t. XIII, 1, *Lettres*, Paris (CUF.), 1926, p. XXXIII-LVIII ; B. MATHIEU, « Archytas de Tarente pythagoricien et ami de Platon », dans *BAGB*, 1987, 3, p. 239-255. Les rapports entre la philosophie de Platon et le pythagorisme ont été étudiés de façon à la fois pertinente et critique dans une remarquable étude de P. BOYANCÉ, « L'influence pythagoricienne sur Platon », dans *Filosofia e scienze in Magna Grecia. Atti del quinto Convegno di Studi sulla Magna Grecia (Tarente, octobre 1965)*, Naples, 1966, p. 73-113. Pour E.A. HAVELOCK, *Alle origini della filosofia greca*, op. cit., p. 166-169, Platon a même pu faire brièvement partie de la communauté pythagoricienne d'Archytas à Tarente : celle-ci aurait donc été à la fois « post-socratique » et « pré-platonique », et aurait transmis à Platon ses doctrines sur les nombres et la musique.

²⁸ LIV., VIII, 27, 1-4 ; DION. HAL., XV, 5, 2-3. Cf. W. HOFFMANN, *Rom und die griechische Welt im 4. Jahrhundert*, Leipzig (*Philologus Supplement*, XXVII, 1), 1934, p. 42-43 ; M. HUMM, « Les origines du pythagorisme romain : problèmes historiques et philosophiques », (II) « L'origine tarentine du pythagorisme romain », dans *LEC*, 65, 1997, p. 35-37.

²⁹ LIV., VIII, 25-26 ; cf. W. HOFFMANN, s.u. *Publilius*, n° 11, dans *RE*, XXIII, 2, col. 1912-1916 ; A. GARZETTI, « Appio Claudio Cieco nella storia politica del suo tempo », dans *Athenaeum*, 25, 1947, p. 184-186 ; E. SIENA, « La politica democratica di Quinto Publilio Filone », dans *StudRom*, 5, 1956, p. 509-522 ; L. LORETO, « Osservazioni sulla politica estera degli Emilii Mamercini e di Publilio Filone », dans *Prometheus*, 18, 1992, p. 58-68.

alors adoptées, et que l'on retrouve dans les réformes politiques et institutionnelles de la fin du IV^e siècle. On retrouve également l'expression de ces nouvelles valeurs liées à l'hellénisme de l'Italie du Sud dans la restructuration monumentale du Comitium, qui adopta alors une forme circulaire sur le modèle d'un certain nombre d'*ecclesiasteria* de Grande-Grèce, et où prit place, en 304, une chapelle dédiée à la Concorde, version romaine de l'*Homonoia* pythagoricienne³⁰.

Il n'est dès lors pas étonnant que le mythe du pythagorisme de Numa ait pu prendre naissance et se développer dans ce contexte. À la même époque, une source grecque d'Italie du Sud liée au pythagorisme tarentin, Aristoxène de Tarente, évoquait complaisamment les nombreux peuples d'Italie d'où seraient venus les disciples qui auraient suivi l'enseignement de Pythagore, parmi lesquels les Bruttins, les Peucètes et les Romains : E. Gabba a souligné combien la situation évoquée par Aristoxène correspondait en fait à celle du IV^e siècle, et on a même suggéré que cet auteur pourrait être à l'origine du mythe qui fit de Numa le disciple de Pythagore³¹. Mais il y a, à notre avis, plus de chance que ce mythe soit d'origine romaine, même si son invention s'inscrit dans le contexte dans lequel a écrit Aristoxène. Dans le même contexte, une autre source, mentionnée par Plutarque, affirmait que Pythagore aurait obtenu la citoyenneté romaine pour services rendus à la cité : il s'agirait d'un poème attribué à Épicharme, mais qui doit probablement dater, comme la plupart des faux attribués à ce poète, du IV^e siècle³². Ce thème doit d'ailleurs s'inscrire dans le contexte de la diffusion croissante de la citoyenneté romaine auprès des populations hellénisées d'Italie du Sud, à commencer par les Campaniens, à partir de la deuxième moitié du IV^e siècle³³. Enfin, c'est dans ce contexte qu'il faut comprendre la prétention de

³⁰ LIV., IX, 46, 6-7 ; PLIN., *N.H.*, XXXIII, 19-20 ; cf. A. MOMIGLIANO, « Camillus and the Concord », dans *CQ.* 36, 1942, p. 111-120 (= *Id.*, *Secondo contributo*, Rome, 1960, p. 99-104) ; M. HUMM, « Le Comitium du Forum Romain et la réforme des tribus d'Appius Claudius Caecus », dans *MEFRA*, 111, 1999, 2, p. 625-694.

³¹ ARISTOXÈNE, *F.H.G.*, II, p. 273, fr. 8 = fr. 17 Wehrli (ap. PORPHYRE, *Vita Pythagorae*, 22) ; témoignages identiques, mais sans mentionner Aristoxène, chez : IAMB., *De uita Pythag.*, 241 ; DIOG. L., *Pythag.*, VIII, 14 ; cf. aussi IAMB., *De uita Pythag.*, 152. Cicéron semble d'ailleurs reprendre le témoignage d'Aristoxène en écrivant (*Tusc.*, IV, 2) : « Pythagorae autem doctrina cum longe lateque fluere, permanuisse mihi uidetur in hanc ciuitatem, idque cum coniectura probabile est, tum quibusdam etiam uestigiis indicatur. » Quant aux Lucaniens, il semble qu'ils furent touchés par le pythagorisme dès le V^e siècle, et Aréas, le cinquième successeur de Pythagore, était lucanien (cf. A. MELE, « Il pitagorismo e le popolazioni anelleniche d'Italia », dans *AION*, III, 1981, p. 64-67). Sur le rôle supposé d'Aristoxène dans l'élaboration de la légende de Numa pythagoricien : E. PAIS, *Storia di Roma*, I, 1, Turin, 1899, p. 288 ; P. WUILLEUMIER, *Tarente*, op. cit., p. 665 ; L. FERRERO, *Storia del pitagorismo nel mondo romano (dalle origini alla fine della Repubblica)*, Turin, 1955, p. 143 ; E. GABBA (n. 15), p. 157-163. *Contra* : P. PANITSCHKE, dans *GB*, 17, 1990, p. 54-59.

³² PLVT., *Num.*, 8, 17. Cf. KAIBEL, dans *RE*, VI, 1, 1907, s.u. *Epicharmos*, n° 2, col. 40.

³³ L. FERRERO, *Storia del pitagorismo*, op. cit., p. 138 ; G. GARBARINO, *Roma e la filosofia greca*, op. cit., p. 224 ; S. CALDERONE, « La conquista romana della Magna Grecia », dans *La Magna Grecia nell'età Romana (Atti del quindicesimo Convegno di*

certaines *gentes*, au sein de l'aristocratie romaine, de descendre à la fois du roi Numa et de Pythagore. Parmi ces *gentes* « numaiques », les *Aemilii* et les *Pinari* sont sans doute les plus anciennes à avoir affiché de pareilles prétentions généalogiques, qui n'ont dû apparaître qu'au cours, ou vers la fin du IV^e siècle : ainsi les *Aemilii*, qui portèrent longtemps le *cognomen* de *Mamercini*, adoptèrent, à partir du dernier quart du IV^e siècle, celui de *Mamerci*, du nom de Mamercus, l'un des fils de Numa, ainsi nommé du nom du fils (ou, selon une autre tradition, du père) de Pythagore³⁴.

Ces généalogies fantaisistes ont été réalisées par quelques familles de la nouvelle *nobilitas* patricio-plébéienne issue des réformes institutionnelles du IV^e siècle, peut-être au sein du collège pontifical, lors de la rédaction annuelle des *Annales Maximi*, d'autant que le milieu pontifical rattachait ses origines à la réforme religieuse attribuée à Numa³⁵. D'ailleurs, les *gentes* plébéiennes des *Marcii* et des *Pomponii* n'ont pu s'attribuer une ascendance aussi prestigieuse qu'en accédant au pontificat, c'est-à-dire seulement après le vote de la *lex Ogulnia* en 300. Les *Marcii* avaient ainsi réussi à reconstituer une fausse généalogie

Studi sulla Magna Grecia, Taranto ottobre 1975), Naples, 1976, p. 33-81 ; A. STORCHI MARINO, *Numa e Pitagora*, op. cit., p. 38-39.

³⁴ PLVT., *Num.*, 8, 18-19 ; *Aem. P.*, 2, 1-2 ; FEST., s.u. *Aemilii*, p. 22 L. ; en fait, selon Diogène Laërce (VIII, 1), Marmacos aurait été le nom du père de Pythagore. Chez les *Aemilii*, Mamercus pouvait également être un *praenomen* ; en tout cas, le *cognomen* Mamercus s'est sans doute substitué au *cognomen* plus ancien Mamercinus dans le dernier quart du IV^e siècle, comme le révèlent les fastes : on trouve des *Aemilii Mamercini* tribuns ou consuls en 415, 391, 388, 383, 374 et 344, auxquels ont succédé des *Aemilii Mamerci* en 316, 284 et 270 (cf. J. CARCOPINO, *La basilique pythagoricienne de la Porte Majeure*, Paris, 1927, p. 183, n. 1) ; sur le *cognomen* des *Aemilii* et des *Pinari*, ainsi que la recension des sources, cf. F. MÜNZER, *Römische Adelsparteien und Adelsfamilien*, Stuttgart, 1920, p. 155-156 ; GABBA (n. 15), p. 159-160. Pour A. MELE, dans *AION*, III, 1981, p. 85-86, le nom *Mamercus* permettait de rattacher Numa aussi bien à Pythagore qu'au dieu Mars (ou *Mamers*) de la tradition osco-sabellique : cette tradition serait ainsi parallèle à celle qui, à l'image de Pythagore (cf. IVST., XX, 4 ; VAL. MAX., VIII, 7 ext. 2 ; IAMB., *De uita Pyth.*, 25, 92 et 141 ; PORPH., *De uita Pyth.*, 17 ; DIOG. L., VIII, 3), associait Numa à Sparte (cf. CAT., *Orig.*, fr. 50 P. [ap. DION. HAL., II, 49] ; CAT., *Orig.*, fr. 51 P. [ap. SERV., *Ad Verg. Aen.*, VIII, 638] ; LIV., I, 18, 1-4 ; DION. HAL., II, 58-59 ; PLVT., *Num.*, I, 4-5 ; III, 6-7) ; les *Aemilii* auraient développé cette tradition et s'y seraient rattachés parce qu'ils étaient intéressés à la pénétration romaine en Campanie, alors en partie sous domination lucanienne, et qu'ils se sont associés aux projets expansionnistes de Q. Publilius Philo et d'Appius Claudius Caecus. Quant à la prétention des *Calpurnii* d'appartenir aux *gentes* numaiques, il s'agit vraisemblablement d'une tradition tardive, peut-être créée par L. Calpurnius Piso : cf. P.-M. MARTIN, *L'idée de royauté à Rome. II. Haine de la royauté et séductions monarchiques (du IV^e siècle av. J.-C. au principat augustéen)*, Clermont-Ferrand, 1994, p. 240-242 (mais la chronologie proposée par l'auteur, qui fait remonter la formation de la tradition sur les *gentes* numaiques au début du IV^e siècle, est manifestement trop haute, en particulier pour les *gentes* plébéiennes, *Pomponii* et *Marcii*).

³⁵ Cf. CIC., *De Rep.*, II, 28 ; E. GABBA (n. 15), p. 160-162 ; G. GARBARINO, *Roma e la filosofia greca*, p. 232-235.

par laquelle ils prétendaient descendre d'Ancus Marcius, lui-même petit-fils de Numa, et une tradition annalistique, uniquement rapportée par Tite-Live, connaissait l'existence d'un Numa Marcius, fils de Marcius, *Pontifex Maximus* sous le règne de Numa : or les *Marcii* ont été la seule famille plébéienne à figurer à la fois dans le collège pontifical et dans celui des augures aussitôt après l'adoption de la loi Ogulnia, et peuvent par conséquent être à l'origine de la tradition sur Numa (d'origine pontificale ?) qui est présente chez Tite-Live³⁶. Par ailleurs, le texte de la chronique pontificale tel qu'il sera par la suite publié sous le nom d'*Annales Maximi*, puis exploité par les annalistes, ne peut guère remonter au-delà de l'incendie de Rome par les Gaulois en 390 : d'après G. Garbarino, la tradition sur Numa et Pythagore a pu être considérée par l'annaliste Claudius Quadrigarius (alias « Clodius », auteur d'un *Ἑλεγκος χρόνων* d'après Plutarque) comme un exemple des falsifications introduites dans les annales pontificales au moment de leur recomposition après l'incendie³⁷. Ainsi donc, la tradition sur l'origine numaique de certaines *gentes* romaines et leurs liens avec le pythagorisme n'a pu se former qu'au cours de la deuxième moitié du IV^e siècle, voire au tout début du III^e siècle avant notre ère.

³⁶ Liv., I, 20, 5 et X, 9, 2. A. STORCHI MARINO, « C. Marcio Censorino, la lotta politica intorno al pontificato e la formazione della tradizione Liviana su Numa », dans *AION (Arch. e stor. ant.)*, XIV, 1992, p. 105-147, a montré que « la caratterizzazione del primo pontefice Numa Marcio ha in Livio elementi che evocano piuttosto la lotta politica di fine IV secolo », et a avancé l'hypothèse que « la tradizione che confluisce in Livio si sia ispirata a C. Marcio Censorino nel costruire Numa Marcio pontefice massimo » (p. 125-126) et proviendrait des sources familiales des *Marcii* ou de sources pontificales ; d'après elle, la légende pythagoricienne de Numa aurait suivi deux traditions différentes : une tradition (présente chez Plutarque) qui porterait la marque du pythagorisme tarentin d'Archytas et qui faisait de Numa un promoteur de *concordia* et de *δικαιοσύνη* (celui auquel on attribuait la division du territoire romain en *pagi* et la répartition de la population en neuf corps de métiers) ; et une tradition (présente chez Tite-Live) d'origine pontificale, à laquelle se rattacheraient les familles de la noblesse plébéienne (les *Marcii*, mais aussi P. Sempronius Sophus et les *Ogulnii*), qui insistait sur le rôle de Numa comme législateur religieux ; cf. EAD., *Numa e Pitagora*, op. cit., p. 109-162.

³⁷ D'après PLUTARQUE, *Num.*, I, 2, « un certain Clodius », auteur d'un *Ἑλεγκος χρόνων*, a remis en cause la validité des tables généalogiques qui remontaient jusqu'à Numa parce qu'elles auraient été falsifiées par les grandes familles romaines à la suite de la disparition dans l'incendie de Rome des documents les plus anciens ; Plutarque enchaîne immédiatement avec les incertitudes de la tradition sur les rapports entre Numa et Pythagore ; cf. G. GARBARINO, *Roma e la filosofia greca*, op. cit., p. 232 ; B.W. FRIER, *Libri annales Pontificum Maximorum : The origins of the annalistic tradition*, Rome (PMAAR, XXVII), 1979, p. 152-153 ; sur l'identification de ce Clodius avec Claudius Quadrigarius, précisément parce que cet annaliste a refusé de retracer l'histoire de Rome antérieure à l'incendie gaulois, voir : S. MAZZARINO, *Il pensiero storico classico*, Bari, 1966, II, 1, p. 294 et p. 521, n. 431 ; T.P. WISEMAN, *Clio's Cosmetics. Three Studies in Greco-Roman Literature*, Leicester, 1979, p. 117 et n. 29 ; enfin, sur les généalogies imaginaires de certaines familles de la *nobilitas*, voir ce qu'en disent Tite-Live (en VIII, 40, 4) et Cicéron (*Brut.*, 62).

Aussi la formation de la tradition sur les liens entre Numa et Pythagore remonte-t-elle selon toute vraisemblance au IV^e siècle av. n. ère, c'est-à-dire au moment où la renommée de Pythagore pénétra dans les milieux les plus hellénisés de la *nobilitas* romaine et où le pythagorisme a pu commencer à inspirer certaines réformes politiques, sociales ou institutionnelles. Certes, il n'est pas tout à fait impossible que la doctrine de Pythagore ait déjà pu être connue à Rome dès la fin de la période royale ou au début de l'époque républicaine³⁸. Mais l'image d'un Numa pythagorisant, peut-être née au sein du collège pontifical romain, puis développée par certains milieux intellectuels grecs, s'est probablement forgée à partir de la figure d'Archytas de Tarente, qui fournissait en quelque sorte le « modèle » du chef d'État philosophe et qui a dû être diffusée par les populations hellénisées de Campanie³⁹. De même, l'image « canonique » de Numa comme fondateur d'un certain nombre d'institutions et de pratiques religieuses romaines a dû s'établir définitivement à cette époque, qui a vu un grand nombre d'innovations institutionnelles pour lesquelles les « bons rois », comme Numa et Servius Tullius, ont alors pu servir de modèles et de garants. En fait, tout laisse à penser que le pythagorisme de Numa a été forgé dans le but de justifier par une autorité ancienne et incontestée de profondes réformes institutionnelles qui ont affecté la société romaine au cours du IV^e siècle, et qui ont pu s'inspirer de modèles politiques ou sociaux importés de Grande-Grèce⁴⁰. Lorsque, au début du II^e siècle, la société romaine se constitua une historiographie et que la mémoire de son passé se trouva confrontée à l'écrit, les préoccupations politiques et idéologiques qui avaient vu naître et ont justifié le mythe du pythagorisme de Numa n'existaient plus et le mythe de Numa, disciple de Pythagore, était destiné à se transformer, et à mourir.

³⁸ Cf. ce qu'en disait Cicéron (*Tusc.*, IV, 2) : « Erat enim illis [maioribus] paene in conspectu praestanti sapientia et nobilitate Pythagoras, qui fuit in Italia temporibus isdem quibus L. Brutus patriam liberauit, praeclarus auctor nobilitatis tuae. Pythagorae autem doctrina cum longe lateque flueret, permanuisse mihi uidetur in hanc ciuitatem, idque cum coniectura probabile est, tum quibusdam etiam uestigiis indicatur. »

³⁹ Cf. G. GARBARINO, *Roma e la filosofia greca*, p. 231-237 ; A. MELE (n. 31), p. 85-86.

⁴⁰ C'était déjà l'hypothèse avancée par Cicéron (*Tusc.*, IV, 3) : « Quin etiam arbitror propter Pythagoreum admirationem Numam quoque regem Pythagoreum a posterioribus existimatum. Nam cum Pythagorae disciplinam et instituta cognoscerent regisque eius aequitatem et sapientiam a maioribus suis accepissent, aetates autem et tempora ignorarent propter uetustatem, cum qui sapientia excelleret, Pythagorae auditorem crediderunt fuisse. » G. GARBARINO, *Roma e la filosofia greca*, p. 234-235, soulignait déjà : « Pitagora è accostato a Numa in quanto la sua filosofia, ancora tutta fusa con la religione, si traduce al tempo stesso in politica. »